

NOURRIR LES AFFAMÉS

Comment la Belgique travaille avec le PAM



La Belgique, important contributeur du PAM, plaide pour l'achat local de la nourriture afin d'aider les petits producteurs locaux.

Alors que de nombreux progrès ont été enregistrés dans les années 80 et la première moitié des années 90 dans la lutte contre la faim, depuis une décennie celle-ci avance à nouveau. Aujourd'hui, 925 millions de personnes sont sous-alimentées. Une personne sur sept n'a pas suffisamment de nourriture pour mener une vie saine et active. Suite à ce constat, la communauté internationale se doit de réagir afin d'éviter que la situation ne se détériore davantage.

Le rôle du PAM

Le PAM est, dans le système des Nations Unies, l'organe chargé de l'assistance alimentaire. Son mandat est de sauver des vies dans les situations d'urgence, protéger et remettre en état les moyens d'existence dans les situations de crise prolongée, s'attaquer à la faim chronique et renforcer les capacités de lutte contre la faim.

Face aux nouveaux défis mondiaux, le *Plan Stratégique du PAM* (2008-2011) marque un tournant historique pour l'institution : d'organisme d'aide alimentaire, le PAM devient

désormais un organisme d'assistance alimentaire. Le PAM élargit ainsi son spectre d'intervention en développant une gamme d'instruments visant à éradiquer les causes structurelles de la faim (programmes d'aide en espèces et bons d'alimentation, nouveaux produits alimentaires nutritifs pour prévenir et traiter la malnutrition, et initiative "Achats au service du Progrès" pour permettre aux petits agriculteurs d'accéder à de nouveaux marchés et encourager l'accroissement de la population), l'aide alimentaire n'étant désormais qu'un de ces instruments. Le plan prévoit également le renforcement de l'analyse des causes de la faim.

En tant qu'agence onusienne en première ligne dans la lutte contre la faim, le PAM répond constamment aux urgences. En 2010, le PAM vise à fournir une assistance alimentaire à plus de 90 millions de personnes dans 73 pays.

Nouvelles orientations

La coopération belge au développement plaide depuis longtemps pour l'achat de la

Face au constat que près d'un milliard de personnes souffrent de la faim, la Belgique intensifie ses efforts pour leur venir en aide. L'aide alimentaire est financée principalement par le Programme alimentaire mondial (PAM), le plus grand acheteur de nourriture au monde. Dimension 3 propose un tour d'horizon de cette forme d'aide et donne la parole à des collaborateurs belges du PAM sur le terrain.

nourriture sur les marchés locaux afin de faire profiter les économies locales des achats du PAM, plus gros acheteur de nourriture au monde. La coopération belge a encore été un pas plus loin dans cette réflexion en soutenant une initiative novatrice intitulée "Achats au service du progrès" (*Purchase for Progress - P4P*). P4P a en effet pour but d'aider les petits producteurs en leur offrant des débouchés et en les rendant compétitifs sur les marchés agricoles. Ce programme a été lancé sur une base pilote dans 21 pays. La Belgique a spécifiquement financé le P4P en RD Congo. Grâce à ce financement belge, P4P a déjà pu développer la production de plus de 4.000 petits agriculteurs de la province du Katanga.

Parmi les autres innovations, le PAM a également commencé à utiliser de nouveaux instruments tels que les 'Vouchers' et les 'Cash Transfers', qui lui permettent de mieux répondre aux besoins identifiés d'une manière plus souple et adaptée. Le programme *Cash Transfers* fourni de l'argent aux gens, tandis que les *Vouchers* servent à acheter une quantité de nourriture pour une valeur monétaire fixe dans certains magasins.

Financement belge

La coopération belge contribue sur base volontaire au financement du PAM, principalement via le secteur d'aide alimentaire et de sécurité alimentaire, et dans une moindre mesure via son secteur d'aide humanitaire. La Belgique est un partenaire flexible car sa contribution se fait en cash, sous forme de dons, et est déliée. L'argent va essentiellement aux opérations d'ur-

gence et de secours et redressement.

En 2008, la Belgique se classait à la 19ème position des pays contributeurs du PAM. En 2009, la Belgique a pris la 13ème position des pays contributeurs avec un total de 39.111.032 euros. C'est le don le plus important jamais réalisé au PAM par notre pays. "La Belgique a montré une grande solidarité avec ceux qui sont moins fortunés. [...] elle a été encore plus généreuse qu'auparavant, aidant les personnes vulnérables dans les pays en développement les plus durement touchés par la crise économique mondiale", déclare Gemmo Lodesani, directeur du bureau du PAM à Bruxelles. La Belgique a également été l'un des premiers pays à financer l'aide alimentaire d'urgence en Haïti à hauteur de 1 million d'euros. La même somme a déjà été attribuée aux sinistrés pakistanais.

De plus, la Belgique a également contribué pour près de 1,6 million d'euros à l'Humanitarian Air Service de l'ONU (l'UNHAS).

L'UNHAS transporte des travailleurs humanitaires dans les zones les plus difficiles à atteindre. Sans ce service, des centaines de milliers de personnes vulnérables ne seraient pas atteintes par les travailleurs humanitaires, les médicaments, l'eau potable et autres services vitaux.

Silvia Croes
Thomas Hiergens
David Vogel

Grands principes de l'aide humanitaire et alimentaire belge

Les objectifs de l'aide alimentaire belge sont les suivants :

- Assurer l'approvisionnement alimentaire des plus vulnérables.
- Contribuer à la sécurité alimentaire.
- Promouvoir une politique de développement.
- S'inscrire dans le cadre de la lutte contre la pauvreté dans les pays bénéficiaires.

Le choix des programmes financés par la coopération multilatérale est effectué en concordance avec les priorités belges, comme le soutien aux achats locaux, ou le programme *Purchase for Progress* (P4P), une des priorités inscrite dans les 5 objectifs stratégiques du PAM.



Richard Verbeek, Représentant du PAM au Niger

Qu'est-ce qui vous a motivé à devenir travailleur humanitaire ?

À l'âge de 17 ans, j'ai passé des vacances à Bali avec mon père. Notre hôtel 5 étoiles disposait d'une magnifique plage privée, balisée de

part et d'autre par une clôture de barbelés, qui devait "protéger" les touristes des pauvres villages de pêcheurs. C'est à ce moment que j'ai réalisé que je voulais passer ma vie de l'autre côté de la clôture. Je crois que je tenais également à me prouver que j'étais capable de m'adapter à des environnements difficiles. Aujourd'hui, je peux dire que j'ai sauvé des vies humaines ; qu'ajouter à cela ?

Comment se présente une journée de travail pour vous ?

La plupart des jours, je travaille de 7h à 18h30. Ma journée commence par l'établissement d'une liste de priorités avant l'arrivée du personnel au bureau : les documents à lire et à signer, les réunions et rendez-vous à organiser, les messages auxquels répondre, les lignes directrices d'action pour les collaborateurs et leur

suivi, etc. Les meilleurs jours sont ceux où je rentre chez moi avec le sentiment que je ne pouvais en faire plus ou faire mieux !

Quels sont pour vous les aspects les plus gratifiants et les principaux défis du travail humanitaire ?

La récompense, pour moi, est de réussir à appréhender la complexité du monde en étant au bon endroit, en rencontrant des cultures différentes, et en comprenant les besoins et les espoirs des pauvres. Mais je n'ai malheureusement pas constaté d'amélioration dans le monde depuis que j'ai débuté en 1985. Et même si je sais que la lutte doit continuer, cela m'a affecté et certains de mes idéaux se sont estompés. Parfois, j'ai l'impression de parler à un Dieu absent...

Quelles sont les leçons que vous en avez tirées ?

Les trois principales leçons sont que je dois avoir le courage de changer en mieux ce qui peut être changé, que je dois avoir l'intelligence d'accepter ce qui ne peut pas être changé et, enfin, que je dois avoir la sagesse de discerner ce qui peut être changé de ce qui ne peut pas l'être. >



Carine Jonckheere, Chargée de programme du PAM en RD Congo - Protection/VIH & AID

Pourquoi et comment vous êtes-vous engagée dans ce secteur ?

J'ai eu une enfance merveilleuse au sein d'une famille harmonieuse et unie, je tiens à le préciser pour aller à l'encontre de l'idée reçue que les travailleurs humanitaires choisiraient ce métier pour fuir une situation difficile ou s'acquitter d'une quelconque dette de vie. Après 3 ans passés à travailler dans le domaine publicitaire, je souhaitais trouver quelque chose de plus passionnant que la publicité pour les aliments des animaux domestiques. Je n'ai en fait pas eu à y réfléchir, la solution s'est présentée toute seule à la suite d'une série d'événements qui m'ont amenée là où je suis aujourd'hui. Au début, j'ai cru pouvoir faire une différence. Aujourd'hui, je sais que je ne suis qu'un maillon de cet énorme réseau de personnes.

Vos attentes ont-elles été comblées ?

Une fois que j'ai compris que je ne pourrais pas changer le monde, j'ai trouvé une certaine paix et j'ai appris l'humilité. Nous travaillons dans des domaines où rien n'est jamais acquis. Pour éviter le découragement, il est donc primordial de se concentrer

sur le travail, et de ne pas se sentir personnellement visé par les échecs. Je ne pense pas que mes motivations ont changé, mais j'ai évolué tout en conservant ma passion et ma volonté.

Quels sont pour vous les aspects les plus gratifiants du travail humanitaire ?

Des choses simples : un regard, une poignée de main, un sourire ; obtenir gain de cause sur des idées pour lesquelles je me suis battue, etc. ; Chaque jour est une lutte pour faire avancer les choses. On ne peut les gagner toutes. Mais j'aime me battre. Cela me donne un coup de fouet d'assister au dénouement d'une situation complexe après des semaines, tandis qu'une visite de terrain sur-organisée et trop peu réaliste ne me laisse qu'un sentiment d'ennui.

Quels sont pour vous les principaux défis du travail humanitaire ?

Cela dépend du pays. Les zones de guerre sont épuisantes physiquement et mentalement, mais en même temps étonnamment riches émotionnellement et spirituellement. Les régions en développement me tuent : le rythme est trop lent, tout est abstrait, malgré l'environnement agréable et la vie culturelle intense. Bref, cela dépend du cadre, du mandat, de la structure dans laquelle nous travaillons, de nos relations collégiales, etc.



Jan Delbaere, Chef adjoint - Service de l'analyse de la sécurité alimentaire du PAM

Que fait exactement un analyste de la sécurité alimentaire ?

Ma tâche consiste à faire en sorte que le PAM ait une idée claire de la situation dans les zones touchées par la faim. Nous évaluons le nombre de personnes sous-alimentées, en analysons les causes et examinons comment les possibles contributions du PAM. Souvent, cela requiert du porte-à-porte pour vérifier si les gens ont suffisamment à manger. Nous nous intéressons également aux récoltes, au revenu familial, aux prix alimentaires – autant de facteurs qui déterminent si une personne parvient à se nourrir.

Quel est l'aspect le plus difficile de votre métier ?

La confrontation incessante avec la réalité et la souffrance humaine est une des choses les plus dures à vivre. Nous nous sommes ainsi rendus dans un village à Myanmar, après le passage du cyclone Nargis en 2008. Pratiquement tous les enfants y étaient morts noyés, leurs parents étaient encore sous le choc.

Nous avons vécu une autre situation extrême en Haïti après le séisme de janvier dernier. De telles catastrophes soudaines causent des souffrances et des misères sans nom. En Haïti, j'ai passé une semaine dans un campement le long de la piste de l'aéroport. L'eau propre y faisait cruellement défaut, l'équipement sanitaire était inexistant, et je travaillais 12 heures par jour, sept jours sur sept. Au bout d'un certain temps, j'ai commencé à craquer.

Dans des situations extrêmes comme en Haïti ou à Myanmar, on est facilement accablé par les souffrances autour de soi. C'est pourquoi il est tellement satisfaisant de savoir que, grâce à mon travail, l'aide parvient aux personnes qui en ont le plus besoin. Mais ce travail demande aussi des sacrifices. Je passe beaucoup de temps loin de ma famille. Ma fille de 5 ans a même arrêté de me parler en néerlandais - elle parle anglais avec sa mère - parce qu'elle me voit rarement.

Cela en vaut-il malgré tout la peine ?

Oui. J'adore mon travail. Il réalise le rêve que j'avais, enfant, d'aider à changer le sort des plus démunis. Ma contribution est certes modeste, mais elle fait partie d'un effort plus large qui réussit à aider un grand nombre de personnes. Et j'en suis très fier.